

« CHEZ ANASTASIE »

« L'Express des Îles » s'éloigna lentement du quai dans un bouillonnement d'eau sale. Peu à peu la place de la Victoire encadrée de palmiers royaux disparut de la vision des voyageurs, ainsi que le marché grouillant de touristes de la Darse et les bâtiments modernes de la capitainerie. Le bateau longea les quais désaffectés du quartier Carénage, désormais livrés aux belles de nuit dominicaines et aux trafiquants de drogue, puis s'engagea dans le chenal à grands renforts de sirènes, obligeant une barque de pêcheurs à se dérouter. Le relief de la Basse-Terre était encore enserré dans la brume matinale, et seul se découpait avec netteté l'archipel des Saintes, avec son chapelet de terres battues par les eaux et le vent. A gauche, on apercevait les constructions enlaidies de la Marina, et les mâts des bateaux de plaisance qui se balançaient doucement, tandis qu'à droite se déroulait la fine ligne de la mangrove peuplée de cormorans et de hérons blancs. Quelques minutes après, la navette franchit la barrière de corail et gagna la haute mer. Le panorama qui s'offrit alors aux voyageurs parut à Vincent un éblouissement de début du monde : d'un côté, la Grande Terre qui s'effilait jusqu'à la Pointe des Châteaux et les contreforts de la Désirade ; de l'autre Marie Galante, qui ressemblait à un trait de fusain qu'un peintre imprudent aurait tiré sur la mer bleue. On ne devinait pas encore ses plages bordées de cocotiers et ses criques accueillantes, ses doux vallonnements et ses hameaux tranquilles. Juste une silhouette régulière qui barrait l'horizon, improbable sentinelle au milieu de l'océan.

Vincent s'installa à la proue du navire et observa autour de lui le curieux mélange de touristes et d'autochtones qui se rendaient à Marie-Galante. Les uns réalisaient sans doute un rêve de brochure sur papier glacé, les autres rentraient chez eux pour le week-end. Il n'y avait pourtant de part et d'autre ni animosité, ni curiosité déplacée. Au débarcadère, chacun irait de son côté : les uns vers les restaurants de bord de plage et les petits hôtels du bourg, les autres à l'intérieur des terres, dans les habitations qui les avaient vus naître, au milieu des champs de canne et des pâturages. Vincent plongea une énième fois le nez dans son guide touristique, ne se lassant pas de parcourir ces quelques phrases surlignées en jaune fluorescent :

« Chez Anastasie : cuisine africaine et antillaise dans un cadre splendide sur les hauteurs de Capesterre. Poisson frais, accueil chaleureux, prix raisonnables, sans doute la meilleure adresse de l'Île ».

Il se souvint de l'émotion qui l'avait étreint, quelques mois auparavant, lorsqu'il avait découvert ce commentaire. C'était dans une grande surface de la région parisienne, qui vendait des livres comme on vend des poireaux ou des

tranches de pâté en croûte. Pour Vincent, il n'y avait aucun doute sur l'identité de la restauratrice. Dix-huit ans déjà ! Jeune fille, elle en parlait comme un rêve : elle reviendrait au pays de sa mère, elle ouvrirait une gargote, elle réaliserait - à sa façon modeste et décidée - l'union entre l'Afrique et l'Amérique. Et ce rêve avait pris corps, sans que Vincent y fût pour quelque chose. C'était là son plus grand regret !

Que pouvait-il faire pour réparer ce trop long silence, cette cruelle indifférence ? Pour renouer ce que le temps avait irrémédiablement défait ? Il s'imaginait sans peine les sarcasmes auxquels il allait s'exposer, ou bien l'ire qu'il allait provoquer. Mais tout cela lui était désormais indifférent : il avait une dette à payer, et cette fois-ci il ne se dérogerait pas ! D'après la faculté de médecine, il n'avait plus que quelques mois à vivre, tout au plus un an. Bien sûr, il aurait été possible de prolonger cette agonie à coup de traitements et d'interventions chirurgicales, mais Vincent s'y était refusé. Non, il voulait que ses derniers moments lui appartiennent entièrement. Pour la première fois de son existence, il ne dépendrait de personne, ni d'une épouse trop conventionnelle ou d'enfants turbulents, ni d'un associé roublard ou de clients jamais satisfaits. Il serait libre, libre comme celui qui n'a plus rien à perdre, qui a rompu ses dernières amarres. Comme « ce bateau ivre qui descendait les fleuves impassibles et que des indiens criards avaient pris pour cible ! »

Tout son bien tenait désormais dans un sac de voyage : une trousse de toilettes, deux jeans, quelques polos, un sweat-shirt. Et puis un micro-ordinateur portable et une carte de crédit. Avec l'esprit méthodique qui était le sien, Vincent avait pris toutes ses dispositions : un compte en banque géré par Internet ; des virements réguliers et confortables pour sa famille ; des procurations pour son associé, qui se disait son meilleur ami. La vue des côtes bleutées de Marie-Galante dans la brume matinale procura à Vincent une paix qu'il n'avait plus éprouvée depuis longtemps. Un vol de mouettes accompagna le bateau durant les dernières minutes du voyage : les maisons de Grand Bourg se dessinaient désormais nettement sur les flancs calcaires d'une colline et une excitation perceptible gagna les passagers de « l'Express des Iles ». Vincent referma le guide, qu'il rangea dans une des poches de son sac, et il se pencha par-dessus le bastingage. L'eau était si claire que l'on voyait le fond, des débris de coraux, quelques blocs de ciment, et un banc de poisson que le ronronnement du moteur attirait. Le bateau accosta sur l'unique quai de Grand-Bourg dans une joyeuse cohue, le flux montant des passagers laissant à peine aux arrivants la possibilité de descendre. Vincent quitta le navire parmi les derniers, et se dirigea vers une petite baraque en planches qui faisait office de bureau de location de voiture. Il dut attendre plusieurs minutes qu'une employée nonchalante finît de bavarder au téléphone et daignât examiner son permis de conduire et sa carte bleue. Il prit pour 24 heures une Peugeot 106 – le temps qu'il jugea suffisant pour s'installer –

et se fit indiquer la route de Capesterre. Plus d'ailleurs par acquis de conscience que par réelle nécessité, car il suffisait de suivre la côte vers l'est. Mais la fille lui fut reconnaissante pour cette marque de confiance et le gratifia d'un sourire.

Habitué qu'il était à sa Renault « Espace », Vincent eut du mal à caser ses longues jambes sous le volant. Et il lui sembla que la vue était étrangement limitée dans les véhicules de cette taille. Mais il s'en voulut immédiatement de ces préventions, signe qu'il ne s'était pas totalement débarrassé des oripeaux du vieil homme. Dès la sortie du bourg, il longea une longue plage de sable jaune bordée de cabanes de pêcheurs, devant lesquels reposaient des embarcations colorées, des nasses à langoustes et des filets. Cela aurait pu être une image de carte postale, si ce n'était pas simplement la réalité des gens de Marie-Galante, qui tiraient de la mer l'essentiel de leurs revenus. Puis Vincent dépassa une caserne de pompiers aux véhicules flambant neufs, et un petit aérodrome coincé entre la route et la mer. La piste ne devait guère faire plus de 600 mètres, et Vincent se rappela avec nostalgie les aérodromes de brousse qu'il avait connus au Cameroun. En particulier celui de N'gaoundéré, où son avion avait atterri un jour en catastrophe. Les passagers avaient dû se réfugier dans une buvette tenue par un vieux blanc *boucané*, tandis qu'un mécano avait escaladé l'aile avec une boîte à outils. A la nuit tombante, ils avaient pu poursuivre leur voyage. Et ce fut ainsi que Vincent avait appris que l'on pouvait réparer un avion avec un tournevis !

Une zone inhabitée et balayée par les vents séparait Grand-Bourg de Capesterre. On n'y voyait aucun arbre, juste une lande d'arbustes maigrichons et obliques, tandis qu'en contrebas de la route, la mer s'écrasait sur des amoncellements de rochers noirs. Tout à coup Vincent fut effrayé de ce qu'il allait trouver au bout de ce chemin : sans doute un village de bout du monde, peuplé par des îliens dégénérés, des routards enfumés et des métropolitains déclassés. Qu'aurait-il de commun avec tous ces gens ? Etait-ce vraiment l'endroit pour finir ses jours, dans l'anonymat et l'indifférence. Vincent prit conscience de la folie de son acte : mû par une impulsion aussi irraisonnée qu'irresponsable, il avait abandonné ceux qui l'aimaient en leur refusant de partager les quelques mois qui lui restaient à vivre ! Quelle image laisserait-il dans le souvenir de ses enfants ? Comment pourraient-ils un jour lui pardonner une telle décision ? Vincent réalisa qu'il lui suffisait de rentrer dans quelques jours pour que personne lui en veuille, et que la vie puisse reprendre son cours comme si rien n'était, ou presque... Et cette idée le rassura !

Le bourg de Capesterre se découvrit à lui au détour d'un virage. Une plage de sable blanc derrière un rideau de cocotiers, un quai et quelques embarcations de pêche, des maisons en planches et une mairie en béton construite dans les années 50. La gendarmerie de l'île était à Grand-Bourg, la

sucrerie et les quelques activités industrielles à Saint-Louis. Seuls des fils électriques et quelques antennes de télévision témoignaient de l'intrusion de la modernité. Vincent s'arrêta devant l'unique boulangerie du village, qui faisait aussi office d'épicerie et de buvette, et il s'enquit de la chambre qu'il avait réservée. Une des vendeuses le conduisit à l'étage par un escalier qui se trouvait derrière la boutique. Il y avait là un petit appartement dont un côté donnait sur la rue, et l'autre sur une terrasse qui dominait la mer. La chambre et le salon étaient sommairement meublés, les rideaux en madras aux fenêtres défraîchis, et les ustensiles dans la cuisine d'un autre âge. Mais, luxe inestimable, il y avait un climatiseur flambant neuf dans la chambre, et une télévision trônait dans le salon ! La vendeuse s'éclipsa rapidement, annonçant que la patronne passerait dans la matinée, et Vincent put s'installer tranquillement. Il disposa ses quelques vêtements dans l'armoire, les livres qu'il avait emportés sur la table de chevet, et le micro-ordinateur sur le guéridon du salon. Puis il s'accouda à la terrasse. Il eut un mouvement de recul : le soleil était désormais au plus haut du ciel, et la partie métallique de la balustrade chauffait comme un tison sortant du feu. Il allait devoir s'habituer ! À ses pieds, une petite route, utilisée uniquement par les pêcheurs dont les bateaux mouillaient à quelques encablures, passait entre la maison et la mer. Et à l'horizon les côtes accidentées de l'île de la Dominique – refuge des derniers indiens Caraïbes et des nègres marron – se découpaient, masse plus sombre dans l'azur. Cette vision eut l'effet de balayer ses derniers doutes : c'était bien l'endroit où il devait échouer. Il ne désirait désormais rien d'autre que cette modeste solitude, ponctuée d'un tissu d'habitudes. Le lever du soleil, les promenades sur la plage ou à l'intérieur de l'île, quelques lectures bien choisies pour ponctuer la langueur des jours. Et préparer avec sérénité l'événement le plus important de sa vie : sa propre mort !

Vincent enfila un maillot de bain et partit à pied le long de la plage de la Feuillère. Ses chaussures de voile se remplirent de sable, et il se dit qu'il aurait besoin d'une paire de sandales. Il s'écarta des groupes de baigneurs, et marcha plusieurs centaines de mètres avant de se décider à poser sa serviette près d'une cabane de pêcheur qui semblait abandonnée. Adossé à un cocotier, il regarda longuement la mer, ne se lassant pas du miroitement des eaux turquoises qui se jouaient de l'ombre des nuages, et des vagues qui se brisaient sur la barrière de corail. Puis il se glissa dans l'eau fraîche et diaphane. Pour l'occasion, il avait ressorti de vieilles lunettes de plongée, et il nagea jusqu'aux premiers récifs de corail. Le spectacle qu'il découvrit là, à quelques mètres sous l'eau, lui parut d'une beauté saisissante : des balistes colorées formant des sarabandes joyeuses autour du nageur, des sergents-majors striés et des poissons-perroquets bleutés se faufilant à travers les failles du récif, des anémones de mer agitant leurs bras dérisoires au gré du ressac. Et une murène qui guettait sa proie. C'était un hymne à la vie, à la douceur des îles, à cette communion jamais totalement dissoute entre l'homme et la nature, et Vincent en aurait pleuré d'émotion sous ses

lunettes. Mais il n'avait plus l'habitude de plonger en apnée, et il ressentit comme un étourdissement qui l'obligea à remonter à la surface, puis à revenir lentement vers la plage. Il resta étendu de longues minutes sur le sable. Les yeux clos face au soleil brûlant, il se trouvait assailli de sentiments contradictoires, l'excitation encore récente du spectacle sous-marin se disputant avec l'angoisse provoquée par sa brusque fatigue. C'étaient les prémisses des semaines qui lui restaient à vivre : des douleurs lancinantes qu'il ne pourrait atténuer qu'à coup de drogues, des crises ponctuées de vomissements et de nausées, et de longues phases d'engourdissement. A ce moment-là il eut envie de crier ou d'éclater en sanglots. Heureusement personne n'était là pour contempler sa détresse, et il en éprouva un modeste soulagement...

Sur le chemin du retour, Vincent put faire quelques courses à la boulangerie et confectionner un repas froid qu'il mangea sans entrain sur la terrasse de son appartement. Puis il s'étendit sur le lit, cherchant à trouver le sommeil dans le ronronnement régulier du climatiseur. En vain, malgré le décalage horaire et la fatigue du voyage. Il feuilleta alors les ouvrages qu'il avait emportés : des poèmes de Saint John Perse, une bibliographie de Rimbaud, une nouvelle traduction de l'Odyssée d'Homère. Il y a longtemps qu'il ne s'intéressait plus aux romans ; en revanche il ne désespérait pas trouver dans la relecture de la mythologie grecque une certaine sérénité. Ulysse était son personnage préféré, qui portait jusqu'au bout son destin d'homme, et préférait la gloire mortelle à l'immortalité et l'oubli. Pourtant Vincent n'aurait pas eu le courage de son héros. Si Marie-Galante avait été une île aux confins de l'univers, et que la déesse Calypso avait eu les traits d'Anastasie, nul doute qu'il aurait choisi la quiétude du bourg de Capesterre à une célébrité trop humaine !

Vincent attendit le soir pour accomplir cette visite qu'il avait tant désirée, mais dont il pressentait les difficultés. Le soleil s'était couché très tôt derrière les collines, et la mer constituait désormais une surface obscure et inquiétante, sur laquelle on ne percevait plus que les éclats de la Lune et la silhouette plus sombre des barques qui dansaient autour de leur mouillage. La rue était faiblement éclairée par quelques réverbères publics, des enfants couraient sur les trottoirs, des femmes devisaient sur le pas de la porte. Et de la boulangerie s'élevaient les exclamations de joueurs de dominos attablés devant des rangées de bière. Vincent descendit, traversa discrètement la salle et prit son véhicule. Il attrapa la route de Saint-Louis à la sortie du village, et roula deux kilomètres. Comme le précisait le guide, il y avait là un croisement, quelques maisons en bois, et un panneau qui indiquait sobrement sur la droite « Chez Anastasie ». Il s'engagea sur un chemin en terre à flanc de colline, plein d'ornières provoquées par les dernières pluies, au milieu d'une végétation touffue. Il arriva devant une case créole illuminée, entourée d'une grande pelouse plantée d'hibiscus et de balisiers. Quelques voitures étaient garées en

contrebas d'une terrasse d'où l'on pouvait embrasser du regard toute la baie de Capesterre. Jamais Vincent n'avait ressenti une telle angoisse, et il fut sur le point de faire demi-tour. Mais à quelques mètres de son but, cela aurait été trop bête ! Il s'extirpa de son véhicule, et comme un collégien qui va au tableau noir, grimpa les trois marches qui conduisaient à la salle de restaurant en baissant la tête. Il s'assit à la table la plus excentrée de la pièce. Une fille d'une vingtaine d'années vigoureuse s'occupait du service. Vincent chercha dans ses traits une vague ressemblance avec Anastasie. En vain ! C'était sans doute une employée. Elle lui tendit la carte avec un regard ironique, comme si elle connaissait déjà le motif de sa venue, et lui proposa un punch en signe de bienvenue. Vincent acquiesça, la gorge nouée, et n'espérant plus que dans les effets de l'alcool pour affronter la situation.

Vincent fut envahi d'une vague de nostalgie en parcourant la carte et en découvrant quelques noms de plats africains : le *n'dolé* et le *n'kem*, le *mbongo-chobi* et le *taro* sauce jaune. Combien de fois Anastasie ne l'avait-elle pas entraîné dans les petits restaurants de quartier, à Yaoundé ou à Bafoussam, pour déguster cette cuisine qu'elle adorait ? Il se souvenait encore de ces gargotes éclairées à la lampe à alcool, de ces grands canapés dans lesquels ils s'enfonçaient délicieusement, de la musique qu'ils écoutaient alors : *makossa*, *bikoussi* et *rumba* zairoise. Il avait vingt-cinq ans, et elle en avait dix-huit. Ils étaient persuadés qu'ils s'aimeraient pour la vie ! Le fil de ses réflexions s'interrompit : la serveuse lui apportait la bouteille de rhum avec le sucre roux en poudre et les dés de citron vert, qu'elle disposa sur la table. Puis elle lui attendit sa commande, avec cet air de lassitude désinvolte qui avait le don d'agacer les touristes quand ils débarquaient aux Antilles. Le foie de Vincent ne supportait malheureusement plus grand chose, et il choisit un menu léger : des acras en entrée, et du vivaneau braisé accompagné d'un gratin de cristophines en plat principal. En préparant son punch, il se détendit un peu et prit le courage d'examiner la salle et la clientèle. Les murs étaient décorés de tentures en boubou et de masques de cérémonie. Le bar était fait de grands panneaux de bois sculpté qu'il reconnaissait aisément : des scènes de chasse et de guerre du pays *bamoum*. Il régnait chez Anastasie une ambiance à la fois chaleureuse et étrange, légèrement déplacée dans cette île des Caraïbes au passé africain si lointain. Les quelques couples de touristes qui mangeaient là semblaient eux aussi gagnés par cette atmosphère, car ils parlaient à voix basse, comme des adeptes d'un culte secret.

– Anastasie est-elle là ? parvint-il à articuler quand la jeune serveuse lui servit son assiette d'acras.

Elle le regarda étonnée.

- Oui, bien sûr, elle est en cuisine...
- Pouvez-vous lui dire que quelqu'un souhaiterait la voir ?
- J'annonce qui ? poursuivit-elle avec un cérémonial moqueur.
- Vincent, tout simplement.

La soirée touchait à sa fin. La plupart des clients étaient partis, et Vincent mangeait sans conviction un flanc coco sur fond de jazz. Anastasie ne s'était toujours pas montrée. Sans doute manifestait-elle ainsi son désir de ne pas le revoir ! Il en éprouvait à la fois tristesse et soulagement : cette rencontre ne rimait à rien, il en était maintenant convaincu. Vincent se préparait à payer et sortir à son tour quand Anastasie apparut enfin dans l'encadrement de la porte de service. L'homme en resta cloué sur sa chaise. Mon Dieu, elle était toujours aussi belle ! Une longue silhouette de princesse africaine, des traits de visage fins et réguliers, des yeux en amande et un menton volontaire. Comment le temps pouvait-il avoir aussi peu de prise sur certains êtres ? Simplement elle n'arborait plus les tresses qu'elle affectionnait dans sa jeunesse, et son regard trahissait une certaine forme d'irritation qu'il ne lui connaissait pas. Elle vint directement à sa table, s'assit en face de lui et planta ses yeux en colère dans les siens.

- Pourquoi es-tu venu ? lui demanda-t-elle.
- Je vais mourir, je voulais te revoir avant...

Elle parut désarçonnée. Mais elle se reprit bien vite.

- Nous allons tous mourir !
- Bien sûr, c'est une affaire de temps. Mais le mien est désormais compté...
- Et que veux-tu que cela me fasse ? Cela fait dix-huit ans que tu as disparu de ma vie. Mon père est mort en prison et ma mère est devenue à moitié folle. Nous avons dû fuir le Cameroun en abandonnant tout ce que nous avons. J'ai connu les hôtels minables du vingtième arrondissement, les journées de travail de 10 heures dans les restaurants et les boîtes de nuit du quartier latin, les mains moites des patrons de bar et les propositions égrillardes des clients. C'est fou ce que les négresses font fantasmer les blancs ! Et tout cela avec une gamine à qui il fallait des couches et des petits pots, et ensuite des cahiers et des vêtements d'hiver...

– Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? Je t'aurais aidée...

Anastasie éclata d'un rire mauvais.

– Comment cela ? Quand je t'ai dit que j'étais enceinte, la seule proposition que tu m'aies faite est de m'envoyer chez ton copain médecin à La Quintinie. Comment s'appelait-il déjà ? Lecomte ou Leduc ? D'après toi il pratiquait très bien les avortements... Et tu aurais voulu que je fasse appel à tes services ? Non, j'ai fait ce que font toutes les filles africaines. Je suis rentrée dans le village de mon père, j'ai attendu là la fin de ma grossesse, et je suis allée au dispensaire en taxi ! Mon seul regret est que mon père n'ait jamais pu voir cet enfant. Les événements avaient déjà commencé : on se battait dans les rues de Yaoundé, les mutins l'avaient porté à la tête d'un éphémère comité de salut public, on l'entendait à la radio appeler au retour de l'ancien président. Une fois de plus, il était du mauvais côté, par fidélité à un homme qui n'en valait pas la peine... Et quand tout cela sombra dans le ridicule, il fut un des rares à payer cette folie de sa vie. Tu imagines sans peine la suite : quelques amis qui nous ont aidés en cachette, la fuite vers Lagos en bus, et puis le retour en France. C'est vrai que tu m'avais laissé une adresse, mais jamais je me serais abaissée à te demander de l'aide. Tu nous avais rejetées, ma fille et moi, et j'étais décidée à ne jamais te le pardonner.

Vincent se tenait la tête entre les mains, accablé. Inexorablement, Anastasie poursuivit son récit.

– Heureusement, ma mère avait gardé cette maison à Marie-Galante. C'était notre seul bien, notre seul espoir ! J'en ai rêvé pendant des années, me privant de tout, économisant franc par franc pour pouvoir m'installer ici....

Le ton de sa voix s'était un peu adouci, comme si l'évocation de son projet gommait les épreuves qu'elle avait traversées.

– Quand nous avons pu faire la grande traversée, j'ai commencé à revivre. J'avais toujours eu cette idée d'un restaurant africain aux Antilles. Les produits et le savoir-faire sont les mêmes, il n'y a que l'inspiration qui diffère. Et cela a marché. Il y a ce type du guide qui est venu, qui a aimé et qui l'a écrit. Je crois qu'il a un peu le béguin pour moi, il revient tous les ans. Ici aussi ma mère a retrouvé une raison de vivre. Elle s'occupe du jardin, elle cultive quelques racines...

– Et ta fille ? Comment s'appelle-t-elle ?

– Angélique...

Anastasie marqua une pause, les yeux brusquement emprunts de nostalgie à l'évocation de sa fille, comme si elle ne l'avait pas vue depuis plusieurs mois.

– C'est une jeune fille superbe ! Elle est élève à Pointe-à-Pitre, en classe de terminale. Tu ne la verras pas, car elle ne revient ici que pour les vacances. On s'entend bien toutes les trois, et on n'a pas besoin d'homme ! Voilà, je crois que tu sais tout maintenant. Je t'évite les confessions : tes regrets, tes remords, ta vie depuis vingt ans, tout cela ne m'intéresse absolument pas. Et je me laisserais encore moins attendrir par tes problèmes de santé, réels ou supposés. Tu payes ton repas, tu t'en vas et tu ne remets plus jamais les pieds dans mon restaurant... Et puis je t'interdis d'approcher de quelque manière que cela soit d'Angélique, ni même de poser le regard sur elle. Sinon, je te tue pour de bon. Et je t'assure qu'ici, personne ne s'en souciera !

Vincent secoua la tête. Quelque chose lui disait qu'elle exagérait à peine !

– Ne t'en fais pas, tu n'as rien à craindre de moi. Je devais te revoir avant de mourir. Je sais ce que je voulais savoir. Le reste ne m'importe plus !

Vincent partit tel un boxeur sonné après le combat. Et il ne put voir le beau visage inondé de larmes d'Anastasie, qui se réfugia dans la cuisine.

Bien qu'il n'ait bu qu'un verre de punch, Vincent se réveilla au matin avec des relents de gueule de bois insupportables. Il se traîna jusqu'à la salle de bain et prit une douche dont le seul effet fut de lui remémorer avec plus d'acuité encore les événements de la veille. Il en conçut un sentiment de désespoir absolu et n'eut plus qu'une envie : accélérer son inéluctable agonie et devancer l'appel de la mort ! Contrairement à son habitude, il omit de se raser et s'habilla à la va-vite d'un short et d'une chemise. Puis, plus par réflexe que par envie, il sortit de sa chambre, descendit les escaliers et pénétra dans la boulangerie. Des habitués étaient déjà là, devant leur verre de rhum blanc, devisant en créole. Et quelques vieilles dames avisées, avec leur chapeau de paille et leur cabas, faisaient leurs courses. Le sourire de la serveuse qui l'avait accueilli la veille et l'odeur du café lui redonnèrent un peu de moral, comme la réminiscence d'une vie qu'il avait connue, et qu'il avait aimée. Il regarda les gens qui l'entouraient et qui vaquaient à leurs occupations sans soupçonner les affres qui l'animaient. Et il se dit qu'après tout le monde continuait à tourner, et que chaque heure de répit que lui donnait la maladie était bonne à prendre. Le pain au raisin était encore chaud, et le jus de goyave tout frais. Par une porte entrouverte sur la terrasse, il voyait

un ciel laiteux qui rougeoyait à ses extrémités, et une mer impassible, comme saisie par l'aube. Il se leva, regagna son appartement et sortit de sa housse son ordinateur. Il avait remarqué dans un coin de sa chambre une prise téléphonique et sans conviction y brancha son modem. A sa grande surprise, la ligne était directe. Et à la troisième tentative, il était connecté sur Internet ! Quelques minutes lui furent nécessaires pour charger la dizaine de messages qui sommeillaient dans sa boîte aux lettres. Des publicités sans importance, l'invitation à un congrès, et un courriel de son associé. Vincent se contenta de prendre connaissance de ce dernier. Dans son style fleuri habituel, et avec une faute d'orthographe à chaque mot, Etienne lui demandait de le contacter au plus vite : sa femme et ses enfants s'inquiétaient pour sa santé ; deux rendez-vous importants avec des clients avaient été annulés ; une décision devait être prise concernant l'offre de rachat d'Alcatel de 50% des parts de leur société en responsabilité limitée. Vincent n'eut pas à réfléchir longuement à sa réponse. Si l'idée de retourner en France l'avait effleuré à son lever, la supplique de son associé suffit à le convaincre de n'en rien faire. Il rédigea un message sibyllin où il conseilla à Etienne de rassurer son épouse et ses enfants, d'envoyer ses deux clients se faire foutre, et de vendre au plus tôt à Alcatel avant que ces derniers ne changent d'avis. Puis il consulta son compte en banque, confirma quelques virements automatiques - dont un au profit de son épouse - et vendit ce qui lui restait de fonds communs de placement. Sans doute aurait-il à aller prochainement à Pointe-à-Pitre, mais il préférerait différer ce voyage le plus longtemps possible.

La route côtière s'arrêtait à Capesterre, les falaises rendant le reste du pourtour de l'île impraticable. Pour sortir du village, il fallait donc soit monter sur le plateau et prendre la direction de Saint-Louis à travers la campagne, soit revenir à Grand-Bourg en passant par l'aéroport. Malgré son appréhension de passer non loin du restaurant d'Anastasie, Vincent choisit la route de l'intérieur. D'un coup, au sommet d'une côte, l'homme embrassa du regard l'étendue vallonnée des champs de canne parsemée d'étangs et de bosquets. Nulle part ailleurs la terre ne semblait s'opposer autant à la mer, alors que celle-ci n'était qu'à un jet de pierre. Sur le bord des chemins des aigrettes facétieuses harcelaient des zébus impassibles, et des moulins abandonnés cherchaient à retenir les nuages qui filaient à l'horizon. Des avions de ligne en provenance de l'aéroport du Raizet rasaient l'île, et pourtant rien ne semblait devoir troubler le geste chaloupé du coupeur de cannes, le tranquille cheminement des charrettes livrant les dernières rhumeries de l'île, et le froissement du vent dans les branches des flamboyants en fleur. Vincent but un café à Saint-Louis, sur la place du bourg face à la mer. Puis il fit quelques courses à Grand-Bourg : une casquette, des sandales de plage et des sacs poubelles que l'on ne trouvait pas à Capesterre. Comme convenu, il rendit la voiture à l'agence de location, où la fille le gratifia du sourire qu'elle réservait aux habitués.

Comme l'apôtre Paul sur le chemin de Damas, c'est en marchant vers Capesterre sous le soleil de midi que Vincent découvrit sa vocation. Après l'aéroport, il abandonna la route et descendit sur la grève. Dans cette portion de l'île, le bord de mer était abandonné aux raisiniers aux feuilles grasses, aux cactus-cierges, et aux pailles-en-queue bruyants qui faisaient de grands cercles au-dessus de l'eau. Pour avancer il devait escalader de grands rochers noirs ciselés par le vent et les vagues, ou patauger dans une fange d'algues et d'écume au milieu des crabes. Sur ces quelques kilomètres, on ne voyait âme qui vive, et pourtant nulle part ailleurs la civilisation n'avait laissé autant de traces ! Inlassablement la mer déposait là ses rebuts, sans que personne ne s'en soucie : bouteilles et sacs en plastique, bidons d'huile, morceaux de liège ou de polystyrène, cartons usagés, bouts de tissus, morceaux de filet de pêche, récipients de toute nature et de toute sorte. C'était plus que ne pouvait en supporter Vincent, dans son désir d'authenticité et de pureté. Il prit un des sacs en plastique qu'il avait achetés une heure auparavant, et il commença à ramasser les déchets les plus voyants. Bien vite un premier sac fut rempli. Il remonta alors sur la route, et marcha jusqu'à une habitation devant laquelle trônait une poubelle. Il se débarrassa de son fardeau, redescendit vers la mer et reprit sa collecte. Et il n'interrompit son labeur qu'arrivé à la plage de la Feuillère.

Vincent s'était trouvé un but. Tous les matins, il partait de bonne heure sur la route de Grand-Bourg en maillot de bain et en sandales, avec quelques sacs plastiques, une bouteille d'eau et une casquette dans sa besace. Selon son inspiration, il se mettait au travail dès l'extrémité de la plage de la Feuillère, en avançant en direction de Grand-Bourg. Ou au contraire il profitait de la relative fraîcheur de l'aube pour marcher jusqu'à l'aéroport, et revenait vers Capesterre en remplissant ses sacs-poubelles. Au fil des jours sa technique se perfectionna, et il confectionna même un pic avec un morceau de ferraille trouvé sur un chantier abandonné, qui lui servait aussi de canne pour escalader les talus les plus escarpés. Quand il était fatigué, il s'asseyait à l'ombre d'un raisinier bord-de-mer et buvait quelques gorgées d'eau en contemplant la silhouette bleutée de la Dominique qui se dégageait peu à peu des brumes matinales. Les pailles-en-queue et les sternes bridées s'approchaient alors tout près de lui, s'étonnant de cet étrange animal qui ne semblait se nourrir que d'emballages vides et de bouteilles en plastique. Et les crabes sortaient de leur trou dans une sarabande traversière. Sur le chemin du retour, il s'arrêtait près de chez « Zézette », un petit restaurant où l'on pouvait manger pour moins de cinquante francs un *bébélé* ou un poisson au court-bouillon, déposait ses affaires sur le sable et plongeait dans l'eau diaphane.

Chaque jour la mer apportait son lot de déchets, et chaque jour Vincent recommençait son labeur. Si le vent s'était levé au cours de la nuit, il

savait que sa tâche serait plus longue et plus difficile, et qu'il aurait sans doute trois ou quatre sacs à remplir. Mais le caractère répétitif et somme toute dérisoire de sa mission ne le décourageait pas, bien au contraire. « Il faut imaginer Sisyphe heureux ! ». Et Vincent parvenait parfois à l'être, si ce n'était les douleurs lancinantes qu'il ressentait au ventre, et cet essoufflement qui le saisissait de plus en plus fréquemment. L'après-midi, il s'astreignait à rester dans sa chambre, les volets clos, dans le ronronnement du climatiseur. Il prenait ses médicaments, feuilletait un livre ou le journal local, et quelquefois surfait sur Internet pour avoir des nouvelles du monde. En revanche, il se gardait d'ouvrir sa boîte aux lettres électronique, sachant bien ce qu'il allait y trouver. Le soir il descendait se joindre aux quelques habitués du lieu qui jouaient aux dominos en éclusant force bouteilles de bière ou de rhum. Vincent était devenu en quelques jours un honnête joueur de dominos, et il ne disait jamais non quand on venait le solliciter pour compléter une équipe. Chez Madame Bade, personne ne semblait s'interroger sur sa présence à Capesterre, et Vincent en éprouvait une satisfaction secrète. Sans doute le prenait-on pour un être à l'esprit légèrement dérangé, peu loquace, mais pas méchant pour un sou ! Il commençait à faire partie du paysage... Seuls les gendarmes de Grand-Bourg s'étaient inquiétés de son activité. Ils avaient arrêté leur camionnette un matin sur le bord de la route, et lui avait fait signe de remonter de la plage. Ce jour-là, par chance, il avait sa carte d'identité sur lui. Le chef de la patrouille lui demanda à quel titre il nettoyait ainsi les plages. Vincent lui avait répondu un lapidaire « citoyen du monde ! ». La réponse avait laissé le gendarme perplexe mais, depuis ce jour-là, il n'avait plus été embêté.

Vincent essayait de ne plus penser à Anastasie. Et il y arrivait parfois, comme il avait presque réussi à oublier femme et enfants. Dans un magazine il avait lu un article sur une maladie du cerveau qui détruisait la mémoire immédiate. Les personnes pouvaient se souvenir d'événements très anciens ; en revanche ils oubliaient ce qu'ils avaient fait la veille, et avec qui ils avaient parlé un quart d'heure auparavant. Lui, c'était exactement l'inverse ! Il oubliait l'homme qu'il avait été avant de débarquer à Marie Galante, pour ne se souvenir que d'un coin plus ombragé sur sa route ou bien un manguier qui ne tarderait pas à donner des fruits, ou encore le jour où l'on servait du crabe chez Zézette. Il ne voulait plus être que ce voyageur anonyme de l'hôtel du Soleil-Levant, un voyageur sans bagage et sans passé. Et il y parvenait assez bien. Tout cela aurait pu durer des semaines, jusqu'à l'épuisement de son compte en banque ou de sa santé. Mais le destin – pour une fois clément à son égard – voulut que Vincent fût pris d'un malaise lors d'une de ces matinées de cueillette. Il aurait pu être en contrebas de la route, à un endroit dissimulé de tous, au milieu des rochers gris battus par les eaux. Alors il serait mort dans la solitude, les extrémités rongées par les crabes, jusqu'à ce que l'odeur de son corps alerte le voisinage. Ce n'était pas forcément la fin qu'il redoutait le plus. Mais il était sur le bord de l'asphalte,

et il s'effondra sur un talus, à quelques centimètres de la chaussée. Arriva à ce moment-là une Citroën Méhari qui roulait à vive allure. C'était Anastasie, qui revenait de Grand-Bourg, où elle avait accompagné sa fille au bateau. Comme tous les gens de Marie-Galante, elle n'ignorait évidemment pas l'activité de Vincent, qui avait été les premiers jours un sujet de moqueries dans les bars et les magasins. Cela ne l'avait pas rendu plus compatissante à l'égard du père d'Angélique. Simplement l'agressivité qu'elle avait éprouvée à son endroit lors de leurs retrouvailles s'était transformée en indifférence boudeuse. Du moins le croyait-elle ! Lorsqu'elle vit le corps allongé sur la route, la face tournée vers le sol, elle devina aussitôt son identité et ne put s'empêcher d'éprouver un serrement au cœur. Elle savait que Vincent ne buvait pas, et qu'il était gravement malade. Alors elle fit marche arrière, s'arrêta à son niveau et descendit du véhicule.

– Vincent, cria-t-elle. Que t'arrive-t-il ?

La voix d'Anastasie parvint à Vincent comme un signe de l'au-delà. Il préféra ne pas ouvrir les yeux, pour prolonger l'impression qu'il avait de se retrouver dans un paradis réservé aux amants perdus.

– Je ne me sens pas bien... parvint-il à articuler.

– Mais tu es complètement fou de travailler comme cela sous le soleil ! Il faut que tu voies un médecin, que tu te soignes...

– Ne te fatigue pas ! Ramène-moi simplement à l'hôtel du Soleil Levant...

– Tu délires ! Comment veux-tu que je te laisse dans cet état tout seul à l'hôtel ? Tu vas venir chez moi, la chambre d'Angélique est libre. Et j'appellerai le médecin...

Vincent n'eut pas le courage de refuser. La sollicitude qu'il percevait dans la voix d'Anastasie agissait sur lui comme un baume ! Tout le reste lui était indifférent. Il s'appuya sur son épaule et se traîna jusqu'à la Méhari. L'absence de porte du véhicule facilita sa tâche, et il put s'effondrer sur le siège avant. La petite voiture traversa le bourg de Capesterre et s'élança à l'assaut du morne. Il sembla à Vincent que vingt ans avaient été abolis comme par magie. Il était jeune coopérant, Anastasie était encore lycéenne, ils roulaient sur les routes du Cameroun pour aller se baigner à Kribi. Il avait un petit 4X4 Suzuki dont ils avaient relevé la capote et qui soulevait des nuages de latérite. Elle avait la tête sur son épaule, les yeux tournés vers le ciel. Elle regardait défilier la cime des grands fromagers qui trouaient la forêt ; ils traversaient des villages de huttes

alanguis sous la chaleur ; ils faisaient fuir devant eux des troupeaux de chèvres et des poules caquetantes. Dans quelques heures, ils plongeraient dans l'océan, ils s'ébrouaient comme de jeunes chiens, ils se rouleraient dans le sable sous les moqueries d'enfants rieurs. Et puis ils s'étreindraient dans une chambre sans climatisation, dans le ronronnement du ventilateur, indifférents aux piqûres de moustiques et aux cancrelats qui courraient sur les murs. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient, l'avenir leur appartenait... Mon Dieu, qu'est-ce qui avait bien pu clocher dans ce scénario ?

C'était une chambre d'étudiante toute simple, avec un lit étroit, une table, une chaise et quelques meubles. Il y avait une grande affiche au mur de Tracy Chapman – preuve qu'elle avait un goût musical sûr - et des piles de cassettes dans un coin d'une bibliothèque. Et puis des photographies dans un cadre en verre.

– C'est elle ? demanda-t-il en désignant une toute jeune fille à la peau dorée et aux cheveux décolorés par le soleil et la mer, qui tenait par le bras une amie de son âge.

– Oui, c'est elle !

– Elle est belle. Comme sa mère...

– Espérons qu'elle aura plus de chance ! dit Anastasie d'un ton sec, comme pour mettre un terme cette conversation. Maintenant repose-toi ! Je vais appeler le médecin.

Les draps n'avaient pas été changés. Ils conservaient un parfum féminin qui envoûtait Vincent. Celui-ci ne se lassait pas de contempler la photo d'Angélique, sans se convaincre totalement que cette adolescente rieuse fût sa fille. Il en éprouvait un serrement au cœur : comment avait-il pu rater tout cela ? Elle avait grandi sans lui, elle lui était étrangère, et pourtant il ne connaissait pas d'être plus cher. Il imaginait sans peine ce que seraient leurs retrouvailles, si elles avaient lieu : lui intimidé et maladroit, elle bougonne et rétive. Dans l'esprit d'Angélique, un père absent si longtemps ne devait être qu'un salaud. Quel intérêt aurait-elle à le connaître, à partager ses rêves de jeune fille ou ses ambitions de bonne élève ? Sa présence dans cette chambre était une incongruité, Vincent en avait pleinement conscience. Et s'il en avait eu la force, il serait reparti discrètement par la fenêtre, ne demandant rien à personne.

Anastasie lui servit un jus de goyave. Puis elle descendit chez Madame Bade prendre quelques affaires et les porter chez elle. Comme il ne trouva pas les mots pour lui exprimer sa reconnaissance, Vincent préféra se

taire. Le médecin passa vers six heures du soir. Anastasie était déjà en cuisine et monta avec lui en sueur, les manches relevés et un tablier noué autour de la taille. Vincent expliqua son mal au médecin, qui hocha la tête gravement.

– C'est de l'inconscience ! finit-il par dire. Il faut rentrer le plus rapidement chez vous pour suivre les traitements appropriés. A la rigueur, à Point-à-Pitre, on pourrait vous soigner. Mais ici cela serait catastrophique. En attendant, évitez des fatigues inutiles !

Le lendemain, Vincent eut la force de se lever. Au petit déjeuner, il annonça à Anastasie sa décision.

– Tu en es sûr ? dit-elle simplement. Tu peux rester ici le temps nécessaire à ton rétablissement...

– Il ne peut pas y avoir de rétablissement, laissa-t-il échapper. Je t'ai déjà procuré trop de tracas... À quoi bon t'encombrer désormais avec un moribond ! Dépose-moi simplement à l'embarcadère, je crois que je n'aurais pas la force d'y aller à pied...

Anastasie n'insista pas.

Il devait s'arrêter tout d'abord chez Madame Bade pour libérer la chambre et régler sa note. Anastasie tint à monter dans sa chambre pour l'aider à rassembler ses affaires. Cela fut vite fait. Sur le pas de la porte, Vincent jeta un dernier regard sur la chambre où il avait passé les heures les plus solitaires de son existence, et pourtant les plus sereines. Et en tournant la tête, il contempla une dernière fois la plage de la Feuillère, la mer irisé par le soleil levant qui moutonnait au loin, et la silhouette massive de la Dominique qui se découpait dans l'azur. Vincent voulut s'imprégner totalement de ce paysage, pour se le remémorer aux derniers instants de sa vie. Comme un passeport vers l'autre monde, qu'il n'allait pas tarder à gagner, et qu'il espérait à cette image...

Il sentit qu'Anastasie le prenait par le bras avec douceur.

– Tu te rappelles notre petit hôtel à Kribi ? lui demanda-t-elle.

– Bien sûr ! Comment aurais-je pu l'oublier ?

– Il s'appelait comment, déjà ?

– « Chez Annette »... Il y avait une grande terrasse qui donnait sur la plage. Parfois on pouvait apercevoir l'Île de Malabo...

– Et puis il y avait ce bar où on allait danser le *bikoussi*, « Le village de la paix ». Toutes les filles *boulous* qui étaient là te dévoraient des yeux. Je crois qu'elles m'auraient écharpée si elles avaient pu !

Vincent sourit.

– Je ne sais pas qui pourrait désormais se battre pour moi...

– Le temps passe pour tout le monde. Regarde-moi, je suis une vieille femme !

Mû par une force irrésistible, Vincent tendit les bras vers Anastasie et l'attira vers lui.

– Pour moi, tu es encore la jeune fille que j'ai connue, dit-il avec une grandiloquence déplacée et pourtant emprunte de sincérité.

Anastasie se blottit contre lui. Ils restèrent ainsi de longues minutes, ces minutes où les mots deviennent inutiles, où les cœurs battent et les tempes bourdonnent à l'unisson, où les destins se jouent dans la confusion des sentiments. La porte de la chambre était ouverte ; leur amour était intact, malgré les années passées et les souffrances endurées ; tout aurait pu recommencer. Mais fallait-il encore ajouter aux souvenirs, aux peines et aux trahisons ? La mort était là, inexorablement au bout du chemin. A quoi sert d'aimer, si l'on ne peut espérer ? Ce fut Anastasie, la plus lucide, qui se détacha la première. Et il ne chercha pas à la retenir.

– Allons-y ! dit-elle. Sinon tu vas rater le bateau...

– Tu as raison, dit-il avec une tristesse résignée.

Ils longent une dernière fois la plage de la Feuillère, puis s'engagent sur la route de Grand-Bourg. Vincent ne peut s'empêcher de sourire en pensant aux sacs poubelles qu'il a remplis le long de cette côte déserte et déposés sur le bord du chemin. Les bouteilles vides, les bidons crevés, les casiers éventrés et les cordages élimés doivent de nouveau s'amonceler entre les rochers gris. Ce combat aussi, il l'a perdu ! Mais il est désormais rasséréné. Les seules traces véritables qu'un homme peut laisser sur terre sont celles qui s'imprègnent dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et aimé. Elles sont aussi éphémères que l'existence de ces derniers, elles s'effacent comme les marques de pas dans le sable léché par la mer, mais à défaut d'éternité, elles constituent déjà une victoire sur l'inéluctable néant ! Vincent se satisfait de cette modeste certitude :

Anastasie ne l'a pas oublié, elle ne le voue pas aux gémonies. Un jour, l'ancienne lycéenne de Yaoundé parlera de lui à Angélique - sans haine et sans rancœur -, de leur amour qui a survécu au temps et aux trahisons, et de leurs retrouvailles sur ce bout de terre naufragé. Vincent peut désormais retrouver les siens, régler ses dernières affaires et quitter tranquillement ce monde, si la maladie lui laisse le loisir d'une fin paisible ! Dans la chambre, il a subtilisé une photographie d'Angélique, qu'il a glissée dans son portefeuille. Ce petit forfait le fait rougir. C'est une belle et grande jeune fille, qui accompagnera Anastasie au fil des jours qui passent et la soutiendra dans sa vieillesse. Bien sûr, elle s'éloignera un peu, elle s'installera sur le « continent », elle rencontrera des hommes qui l'aimeront et d'autres qui la trahiront. Mais par la grâce d'un enfant – conçu par inadvertance ou longuement désiré - un peu de l'amour qui a uni Vincent et Anastasie se transmettra.

La navette quitte le quai, les mains s'agitent une dernière fois, et les vendeuses de souvenirs rangent leur étal. Comme un fait exprès, des nuages noirs obstruent l'horizon et le vent commence à souffler. Vincent pressent que la traversée sera mauvaise ; il tremble de froid, et les effluves d'essence qui envahissent le pont lui donnent la nausée. Mais il refuse de se réfugier en cabine. Il veut contempler jusqu'au dernier moment les maisons agglutinées autour du clocher de Grand-Bourg, les falaises calcaires qui dominent la côte, et la frêle silhouette d'Anastasie réfugiée sous un auvent, qui voit partir une seconde fois le seul homme qu'elle a aimé.